L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DES CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE MATIN, 13 OCTOBRE.

Causerie Scientifique.

M. le chevalier de Rossi : les colliers de chiens et d'esclaves des quatrième et cinquième siècles ; le domaine de Saint-Pierre — Le soldat qui rêve tout éveillé.—Le pavillon des mystères.—La tribe infernale.—Catastrophe.

Les usages d'autrefois n'étaient pas aussi différents de ceux d'aujourd'hui qu'on pourrait le croire au premier abord en n'examinant que la superficie des choses. Que de fois n'ai-t-on pas répété et dit sur tous les tons: "Autre temps, autres mœurs." C'est le contraire qui est vrai. On devrait dire plutôt : Autres temps, mêmes mœurs. Que l'on ne croie pas que ce soit là un paradoxe. L'homme étant partout et toujours le même, éprouvant partout et toujours les mêmes besoins, y pourvoit toujours de la même façon. Il pourrait en être donné de nombreux et frappants exemples. Les découvertes que font chaque jour les antiquaires dans leurs fouilles inexpectantes, les recherches patientes et fructueuses que poursuivent sans relâche nos savants archéologues, accumulent de plus en plus les preuves de cette vérité qui est tout aussi juste de s'écrier : "Il n'y a rien de nouveau sous le soleil."

On a ainsi une masse de petites phrases toutes faites, qui se contredisent réciproquement les unes les autres, et qui, suivant le point de vue où l'on se place, sont également vraies ou fausses. C'est ainsi qu'un objet, suivant la nature ou la substance d'un cristal au travers duquel on l'examine, le voit vu ou n'est pas vu, ou donne une image simple ou double. Toute liberté de la manière de regarder. Ce qui est vrai pour certains phénomènes de la physique, est également vrai pour les mœurs et les usages. A ne considérer que certaines faits, on trouve que les anciens en étaient de la même sorte que les hommes de nos jours.

M. Léon Renier, en donnant à l'académie des inscriptions et belles-lettres des explications sur une brochure du chevalier de Rossi, fait connaître que ce ci-ci a découvert des colliers de chien avec inscriptions, ressemblant aux colliers de nos propriétaires. Ne faisons-nous pas de même aujourd'hui ? Dans l'espérance qu'on nous ramènera le pauvre animal égaré n'omets-nous pas son nom et celui de son propriétaire avec plaque et inscription. N'est-ce pas là un appel à la complaisance des passants ? N'est-ce pas une preuve de la confiance que nous avons dans leur probité ? Ces colliers antiques offrent un autre intérêt que celui de la conservation de nos mœurs avec celles des anciens. Mentionnant le nom et l'adresse des maîtres des animaux dont ils garnissaient le cou, ils nous donnent des renseignements précieux sur la demeure de certains grands personnages, sur les quartiers de Rome et de Rome qu'ils habitaient ou sur les propriétés qu'ils possédaient en dehors de la ville. C'est ainsi qu'on voit que les colliers que le chien qui en était porteur appartenait aux églises de Saint-Pierre et Saint-Paul, et portait les lettres bevilaux. D'où l'on en infère naturellement que déjà au quatrième siècle le domaine de ces églises était assez important puisqu'on y pouvait faire paître des troupeaux.

Ensuite, comme que des colliers de chien. M. de Rossi a trouvé des colliers d'esclave. Ceux-ci portent aussi une plaque où sont inscrits les noms et l'adresse du maître. Plusieurs démontrent que les possesseurs d'esclaves étaient chrétiens. Il portait le monogramme du Christ. On peut s'étonner de ces chrétiens, en ce temps-ci, possédant encore des esclaves. Il n'est pas superflu de rappeler que le christianisme, tout en cherchant à améliorer le sort des esclaves, ne pouvait que préparer leur émancipation, mais ne pouvait pas le prononcer. Il est juste, en agissant, aimé, un principe manifeste dans toutes les formes et balancer d'autant l'impure. Il avait la des intérêts économiques et humanitaires de premier ordre qu'il fallait avoir la sagesse de sauvegarder.

Ces colliers d'esclave ne datent donc du quatrième et du cinquième siècles. Ils avaient pour but de faire reconnaître les esclaves fugitifs. Avant cette époque, on ne signalait au fisc aucun esclave fugitif. Ce fut l'empereur Constantin qui amena cette barbare coutume. Est-il besoin de faire remarquer qu'il n'y a pas encore bien longtemps que la traite des noirs fut rouverte des grands criminels d'état usaient en France. Tandis qu'ici que nous nommes pas éloignés des mœurs antiques.

Pavais interrompu les extraits d'une correspondance d'Amérique au moment où M. Brewster Fessant constater à son jeune interlocuteur le singulier phénomène de sonnambulisme que présentait un de ses serviteurs. Il ajoutait : Je vous en ferai voir, dans une lettre que m'appelond des fages, sinon identiques, du moins semblables. Ils ont cet de curieux qu'ils marquent se rapportent à une région fantastique. Le sujet de l'observation fut blessé au crâne par un éclat d'obus pendant la guerre de 1861-1865. Il est gérée et parfaitement sain. Il exerça différents emplois, tantôt garçon de salle dans un café, tantôt chercheur dans un concert, tantôt coup d'ici, puis ici, puis ici, puis ici, pour lequelle il est traité. Pendant mois, pendant trois semaines, il ne

Ne pas voir des choses extérieures et les yeux ouverts, en reconnaît ni ne sonne et ressemble à un automate

Il pense, il tonne, se relève, étonne, gerend sa marche interrompue, sans chercher à se rendre compte de la cause de son accident, et sans manifester d'impatience. Lui met-on une canne dans la main, cet objet rond évoque dans son esprit l'idée de fouet de cuir rec et de battalle. Il se place derrière un fauteuil, en change, en hand, une table, un arbre, un pilier, tour, et pousse la pendant des heures, il une seule fois. Lui présente-t-on un miroir, il songe à faire la toilette, il pose, qu'il peigne, se brosse, se regarde quelque, ricane et lui retourne la glace sans dire des mots. Un morceau de papier roulé comme un cahier de musique lui tombe-t-il sous la main, il se gratte, vient le public, se pose, se cambre, gesticule et chante et dénie tous les morceaux de son répertoire.

S'il s'assoit à une table et qu'il y trouve tout ce qu'il faut pour écrire, il prend la plume, dessine, rature, et dit sa plus belle main écrit à son général une lettre de quelques lignes et lui demande la croix militaire. Le résultat qu'il est tout occupé à sa rédaction, interpose un obstacle opaque entre son yeux et le papier, il cesse d'écrire. Il reprend l'obstacle quand on retire la plume.

Les feuilles de papier lui sont elles successivement enlevées, il poursuit sa lettre comme il convient sur la première feuille, comme il convient, si, par hasard, on lui donne un peu de cerveau, sur la ligne qui lui paraît convenable. Enfin, quand il a terminé et apposé sa signature, il se tait sur la page blanche qu'on lui a laissée, fait des corrections, ajoute des points, virgules, absolument de la même manière que qu'il avait devant les yeux la carte complète de sa missive, tandis qu'il n'a que une page blanche devant lui. Et après, les corrections sont exactes, les points, les virgules sont bien placés. Est-ce là une chose admirable ? Tout ce prouve-t-il pour que cet homme ne se endormi qu'il a des rêves que l'on provoque facilement comme ceux qu'on peut exciter ? Ou bien cet homme pendant le sommeil a cette seule différence que l'homme agit réellement pendant son sommeil tandis que d'ordinaire toute action ne passe pas l'esprit et que le corps n'y a aucune part, sinon pas, l'organe des sens qui l'ait ne rêve. C'est là un des faits les plus obscurs de la nature humaine, et, en effet, le corps agir l'âme, cette réaction de celle-ci sur lui ?

C'est par des observations de cette sorte qu'il parviendra peut être à mieux connaître comment tous ainsi on à la perception du monde matériel. Il ne s'agit pas de répondre que c'est par l'intermédiaire des sens. Les sens appartiennent au corps et sont comme lui matériels. La question est déjà plus haute, elle touche et laisse de champ aux matérialistes, déterminés assez bien qu'aux spiritualistes les plus subtils et les plus convaincus.

Mais avant d'aborder de front ce grand problème et de l'étudier sur le terrain de l'expérimentale, il est bon de se bien rendre compte de l'existence du développement des corps organiques. Quelle est cette force qui ordonne à la matière de prendre tel ou tel forme déterminée et non pas une autre ? A quelles lois est elle soumise, et comment peut-on en modifier la direction ? Est-ce possible de la faire sortir de la voie dans laquelle elle a tout d'abord et lui donner une direction supérieure ?

En d'autres termes, en ménageant les intérêts et l'emploi des agents physiques, la lumière, de la chaleur, de l'électricité, de l'eau et des engrais, parviendra-t-on à comme mousse à former un chêne ? C'est une hypothèse que les anciens ont tenée sous une autre forme. Ils cherchaient la pierre philosophale, nous, nous cherchons à modifier la force vitale. Est-ce un rêve aussi chimérique que l'autre ? peut-être. Toutefois, nous arrivons à des résultats assez étonnants, et qui encouragent à pousser plus résolument dans cette voie.

Tenez, tout en causant et tout en marchant, nous nous sommes inconsciemment dirigés vers ce que l'appelle le pavillon des monstres. Entrez, et reconnaissez la puissance de la science.

Je vis, en effet, une collection de monstres de toutes sortes, de toutes espèces et telle que le muséum du Jardin des Plantes n'en possède pas de plus admirable ni de plus complète : moutons à cinq pattes, veaux à deux têtes, animaux cyclopes ou acéphales ; tous les monstres que l'aimant, dans sa perversion, se plaît à produire à notre grand étonnement. Ils étaient tous là. Mais les plus nombreux et les plus intéressants étaient des poulets.

—Pourquoi cette affluence ? demandai-je curieusement.

—C'est qu'ici vous avez sous les yeux les monstres naturels et les monstres artificiels, c'est à-dire ceux que le cœur maintenant expérimental les crements de M. Dareste, du collège de France. A des moments choisis de l'incubation, ce chercheur refroidie plus ou moins telle ou telle partie de l'œuf, l'embryon en souffrent un arrêt, ou en excès dans son développement, d'où il résulte une déformation de son être, une difformité calculée et voulue. Je ne fais que des monstres de pendélication que j'impose à la force qui préside au développement du germe, je n'ai produire autre chose que des poulets. Mais n'est-ce pas déjà quelque chose que de pouvoir la diriger ?

Pour changer de type, pour que l'œuf de la poule ne donnât point naissance à un poulet, il faudrait parvenir à l'atteindre pour ainsi dire avant sa formation. Il faudrait agir sur les parents en modifiant les conditions de la nutrition. Si ce résultat était obtenu, ce serait là une belle confirmation et la meilleure de la théorie de Darwin. Mais là même on se heurtera contre ce qu'on appelle l'atavisme. Cette force inconnue qui reproduit après de longues générations les caractères oubliés de l'ancêtre, et qui, au travers des métamorphoses successives, renaît chaque être à sa véritable place.

J'écoutais et j'examinai tout silencieusement, je vis la toutes les monstruosités naturelles et scientifiques, je vis même un poisson réduit à n'être plus qu'une queue, et j'admirai en moi-même combien était grande l'audace des savants, qui tout en doute de ce qu'ils arrêtaient la nature et la déformaient, scrutaient déjà à l'embellir et à s'en proclamer les habiles dominateurs.

—

M. Brewster m'arracha à mes réflexions et à ce spectacle.—Je veux vous montrer, me dit-il, la découverte que j'ai faite et que je communiquerai au congrès de Lille. Pour cela, revenons aux laboratoires de chimie. Chemin faisant, il m'expliqua son invention. Il n'est pas nécessaire de vous rapporter qu'une grande part des richesses des Etats-Unis consiste dans ses récoltes de coton. Mais celui-ci, sous le rapport de la teinture, est resté jusqu'ici dans un état d'infériorité, et ne se compare à la laine et à la soie. Eh bien ! j'ai trouvé le moyen de le teindre et de lui donner un lustre, un brillant, une richesse de tons qui en feront dans peu de temps un rival redoutable pour ses deux rivales.

Ce qui manque au coton pour résister et bien prendre les couleurs, c'est l'acide. J'ai lui en donne, et mon procédé est bien simple : je le convertis en pirroxyline ou fulminé. Il ne me manque plus, pour que ma découverte soit complète, que de le rendre incombustible. Je ne désespère pas d'y parvenir, quoique jusqu'ici mes efforts aient été infructueux. Mais voyez comme l'étoffe est belle et la couleur soit belle.

Et, en même temps, il ouvrit un tiroir. Mais, hélas ! il était vide.

—Ah ! qui donc a dérobé l'étoffe ? Ma femme, sans doute ! Jeunes dit me modifier de sa coquetterie. La malheureuse, elle ne sait pas à quoi elle s'expose. Je coure.

En ce moment, à quelques pas du pavillon, je vis une femme encore jeune, s'avançant soutiqnte, revêtue d'une robe magnifique. Jeune et gracieuse elle ressemble. Elle tenait à la main une cigarette qu'elle fumait gracieusement. Tout à coup une étincelle tombe sur la robe, celle-ci prend feu, une détonation terrible se fait entendre, et M. Brewster et moi, nous précipitant, ne relevons qu'un cadavre mutilé et défiguré.

Pendre la désolation de mon hôte est impossible. Mais, au travers de ses sanglots et de ses cris, je ne sais ce qu'il revenait à ma ou de sa femme ou de sa robe. Les savants sont ainsi faits : ils ne passionnent a ce point pour leurs œuvres qu'on ne distingue plus s'ils vivent encore pour autre chose que pour leurs recherches.

La correspondance finit là. Elle nous explique pourquoi M. Brewster n'a point paru au congrès de Lille, où tant d'intéressantes questions ont été agitées et sur lesquelles assurément il eût pu jeter quelques lumières.

L. CHARMOLUE.

FEUILLETON.

LES AVENTURES DU CHEVALIER D'ÉON.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ABBÉ DE BOISFLEURY.

CHAPITRE II.

—Suite—

Champagne était monté à côté de Bourgogne, dont le visage était enseveli dans les poils d'un affreux collet de fourrures.

La voiture était partie au galop, très désireuse, bondissant parfois, et l'on la portière la silhouette noire des dernières maisons du faubourg Saint-Honoré.

On longeait maintenant la Seine, sur la chaussée sablée du Cours-la-Reine. Le carrosse dévalait parfois lourdement sur le verglas, et les chevaux marchaient dans une sorte de brouillard, soufflant la vapeur par leurs naseaux fumants.

Soudain Valcroissant, un peu étonné du silence de celle qu'il croyait sa jolie voisine, et de la contenance embarrassée de celui qui le pressait pour le compte Du Barry, se jeta à la portière, dont il baissa rapidement la glace, et reconnaissant à travers la brume le clocher de l'église de Chaillot.

—Au ça ! dit-il avec un étonnement qui frisait l'impatience, je ne vous reconnais pas, ma, cher comte. Est-ce une hamadryade du bois de Boulogne que vous ne distuer pour compagne dans notre petite carrée ? La nuée est une village nappe, pour un pipnecique. Et d'ailleurs, vous le savez bien, les grilles du bois de Boulogne sont fermées à quiconque n'a pas de laissez passer du marquis de Bernighem.

—Sans n'allgemus pas plus loin, cher marquis, répondit Douglas, et vous vous déguisez sa voix, et voici le lieu où tous sardérgue, s'il vous plaît, à l'abri des regards curieux et des oreilles indiscrètes, pour avoir ensemble une petite explication.

Il prononçait ces mots avec vous, s'écria Valcroissant d'une voix étangle.

—Avec moi, peut-être, répondit Douglas, en sautant à bas de la voiture et en tirant son masque ; mais non tout de suite : je cette mes droits à une permanent qui est plus pressée encore que moi de vous voir en face.

—Qui donc ? den anda Valcroissant tout étonné, à la pensée d'une belle surprise, de sa sotte confiance, de ses naïves confidences au faux comte Du Barry, qui le volait d'un air narquois.

—Moi ! répliqua le cliquetant de satin noir à crevés d'azur, en levant son masque et en ricanant Valcroissant du visage irrité, menaçant, implacable, du chevalier d'Eon.

A cette apparition, Valcroissant, tout brave qu'il fut, se sentit terrifié à ce point qu'il jeuna machinalement en lui de la voiture, devant laquelle Douglas, la joue de sob domino retroussée sur son bras, se plaçait, tout prêt, tout l'épée à la main, comme une sentinelle.

Il ne tarda pas à être suivi par le chevalier d'Eon, qui avait dépouillé dans la voiture son uniforme de dragonne, pelé sous masque inutile, et qui, tout en sautant sur la chaussée, s'était mis en demi-garde, l'épée basse, attendant la fin du colloque.

—Mais c'est un guet-apens ! hurlait Valcroissant furieux.

C'est la revanche du guet-apens d'Hautefeuil, monsieur, riposta rudement Douglas. Quand on est, si peu délicat, on ne pas le droit de faire le difficile. Et quand on a affaire à un homme qui se cache, il faut le lui arracher pour le trouver.

L'allusion était décisive, la leçon méritée. Il n'y avait qu'à faire contre fortune son cœur.

C'est le parti que prit Valcroissant, qui dégaîna, sans se mettre en garde, et qui fonda, tendant un dernier effort, une suprême ressource.

—Champagne, cria-t-il, à la rescousse ! défends ton maître, ou plutôt contre ton chef ! Do tels procédés relèvent de la maréchaussée.

—Vous avez toujours en du goût pour la police, observa ironiquement Douglas. Elle viendra, soyez tranquille, mais trop tard, pour vous. Et d'ailleurs, mais trop tard, suivant son habitude. En l'attendant, il faut en découdre, à moins que vous n'aimiez mieux parler tout de suite.....

—Dit, s'écria d'Eon, en entrant dans l'orbe lumineux tracé par le rayonnement de la lanterne de la voiture ; parle misérable, qu'as tu fait d'Olga Rumine ?

—Vous êtes bien curieux ! riposta Valcroissant, de sa voix aigre et sarcastique.

—En garde alors, en garde ! cria d'Eon, et à outrance !

—Soit, dit Valcroissant, et à la fortune de l'épée.

Sous le rayon de la lanterne, dans l'étroit champ de lumière tracé par ce rayon sur l'aire glacée entre le quai et la Seine d'un côté, et de l'autre la voiture en panne, les deux combattants tombèrent en garde, et se séparèrent du fer si rudement qu'il jaillit du choc un bouquet d'étincelles.

Pendant ce temps Champagne, qui avait fait de son mieux pour obéir à l'ordre de son maître, mais avait été maintenu en place par le bras musculeux de Bourgogne, faisait du moins belle résistance, et des pieds et des mains tous deux se bourraient sur le tréteau branlant du siège avec un consciencieux acharnement.

Douglas, toujours en sentinelle, se tenait sur le bord de la ligne d'ombre que projetait le champ-clos, mais il avait rentré son épée de neutralité, son épée au fourreau.

Son regard gênait Valcroissant et l'irritait. Il se peut qu'il s'efface tout à fait dans les ténèbres, Valcroissant lui ayant tantôt, la première passe, d'une voix sifflante :

—Monsieur le faux comte Du Barry, écartez-vous, je vous prie, vous m'obstruez. Il ne fait déjà pas trop clair ici, gardez.

—Le scrupule vous honore, monsieur, crainte. Je vous crois capable de tout, excepté pourtant d'un assassinat.

Valcroissant mordit sa lèvre jusqu'au sang, mais ne répondit rien.

A la seconde passe, au milieu du cliquetis des épées, le fer de d'Eon sembla mollir tout d'un coup, et il pâlit visiblement.

—Halte ! cria Douglas, il y a blessure. Une pause, s'il vous plaît.

Et, abandonnant dans le cercle lumineux, il s'écarta entre les combattants, tandis que Valcroissant s'essuyait le front de son mouchoir en murmurant, avec une satisfaction non déguisée :

—Tsoche !

—Soyez-vous blessé, mon ami ? demanda Douglas avec inquiétude.

—Ce n'est rien, répondit d'Eon ; une simple éraflure..... au bras gauche.

A quartier Douglas, à quartier ! L'affaire est à outrance, et monsieur ne saurait s'en tirer à si bon compte. Continuons, monsieur, reprit-il en s'adressant à Valcroissant, et finissons-en, s'il se peut.

Douglas se retira de nouveau dans l'ombre, et les épées recommencèrent à sonner ensemble.

Après quelques passades, Valcroissant, impatienté se fendit à fond, mais il avait mal calculé son élan ; sur une rude parade de d'Eon, il chancela, glissa et tombe à terre à côté de son épée brisée.

D'Eon, alors, pendant que lui, le fer haut et repoussant de plus le tronçon de l'arme de son adversaire :

—Monsieur, dit-il, c'est à outrance, et si vous de gagnez merci, je ne vous épargnerais pas plus que vous ne m'épargnerliez si j'étais à votre place. Parlez, ou recommandez votre âme à Dieu.

En même temps, d'Eon plantait son pied sur la poitrine frémissante de Valcroissant et lui portant la pointe à la gorge :

—Où est Olga ? demanda-t-il d'une voix terrible.

Valcroissant blêmit affreusement et essaya de se soulever. Mais il n'y parvint pas, maintenu sous le pied de d'Eon, comme le dragon sous le pied de l'archange.

Celui-ci renouvela sa question, et s'obstina à ne rien répondre que sorte de sourd ricanement.

Alors d'Eon faillit céder à l'envie de clouter au sol d'un seul coup, comme un serpent, l'homme qui se tordait devant lui. Cependant il se contint.

—Pour la troisième et dernière fois, continua-t-il, je vous somme de me dire où vous avez conduit Olga.

En même temps il fit sentir la pointe à son adversaire terrassé, et, appuyant légèrement, il le piqua au cou, de façon à faire jaillir sur sa cravate de dentelles quelques gouttelettes de sang.

Les yeux de Valcroissant se fermèrent, puis se rouvrirent et se fixèrent sur d'Eon avec une expression satanique.

—Ma foi ! murmura-t-il en souriant d'un sardonique sourire, je ne vois pas pourquoi je n'obstinerais à me taire. Vous êtes le plus fort.... pour le moment ; et j'ai besoin de vivre.... pour me venger. Eh bien, celle que vous cherchez, et que vous réclamez si impérieusement, comme si elle vous appartenait, est en lieu sûr, sous la protection de Dieu et du roi. Vous le voyez, vous avez affaire à forte partie.

—Ce sont là mes affaires, répondit d'Eon. Où l'enfermez-vous ?

—Ce sont là mes affaires, répondit d'Eon. Où l'est-ce à l'abbaye de Chelles ?

Valcroissant parut surpris. Son visage se crispa et ses yeux papillotèrent légèrement.

—Est-ce à l'abbaye de Fontrevault ? de Maubuisson ? continua d'Eon qui avait observé l'impression produite par le nom de Chelles, mais qui voulait feindre de prendre le change.

—Oui, à Maubuisson, puisque vous voulez le savoir, confessa Valcroissant avec le geste désespéré d'un homme qui ne peut plus résister à l'obsession et qui se livre.

A ce moment, au bruit d'armes et de chevaux se fit entendre au haut de l'avenue et une masse noire parut s'avancer dans le brouillard. Bientôt on put distinguer sous le rayonnement blafard d'un revèrbère comme un éclair d'acier.

Douglas s'avança inquiet.

—D'Eon, murmura-t-il à voix basse, voici le guet, sauvons-nous.

—Le guet ! grommela Bourgogne de sa voix rauque et d'un vigoureux coup d'épaule il heurta son voisin Champagne, qui dégringola du siège et vint s'étendre tout de son long non loin de son maître, en jurant, pestant et sacrant de la plus belle façon.

Douglas et d'Eon étaient déjà remontés en voiture.

—Fouette, cocher ! cria d'Eon, et touche à Maubuisson.

Bourgogne ramena les rênes, et rudement frappés, les chevaux emportèrent la voiture au grand galop.

—Monsieur, cria alors Douglas à Valcroissant, excusez-nous de ne vous point offrir l'hospitalité. Mais nous sommes vraiment pressés.

Pendant ce temps, aidé de Champagne, Valcroissant se relevait, et en se secouant, il murmurait avec une joie maligne, sans s'inquiéter autrement de la légère piqûre qui empourprait sa cravate :

—Allez à Maubuisson, mes bons amis, vous casser le nez contre les grilles. Pendant ce temps, moi, j'irai ailleurs, et je vidérai la cage.

Et en se frottant les mains à la pensée de cette vengeresse supercherie, Valcroissant rentra dans l'ombre, Champagne, appuyé sur le bras de Champagne, qui se brossait, de temps en temps, le dos avec rage, fréquemment contusionnée, en maugréant contre l'injustice de sa chute.

Quand le guet à cheval, faisant sa ronde nocturne, arriva à pas comptés sur le théâtre des événements, il était désert : cela d'ailleur ne surprit aucun des milliers dignes représentants de la sollicitude municipale, qui aimaient autant, en 1777, rentrer bredouille, pour se coucher plus tôt.

CHAPITRE III.

L'ABBAYE DE CHELLES.

Ce serait une curieuse et intéressante histoire à écrire que celle des couvents sous le règne de Louis XIV et de Louis XV.

On n'a qu'à se souvenir, pour s'en rendre compte, que sans parler du Paris, où ils étaient nombreux, la province était parsemée de ces ruches, une époque où ils étaient riches, où l'éducation de la fille se trouvait entre les mains des ordres, et où être religieuse constituait une fin sortie, un état dans le monde, le seul auquel aussi elle prétendre la jeune fille de qualité, dont le droit d'aînesse dévorait la part, ne leur laissant que la dot de Dieu.

Il suffira aussi, pour donner une idée des ressources que l'histoire et la chronique fournissent à une telle revue, si c'était et le lieu de l'entreprendre, même à vol d'oiseau, de rappeler le nom de maîtresses auxquels se rattache le souvenir des femmes les plus célèbres par leur beauté, leurs aventures ou leur esprit.

Pour nous borner au dix-huitième siècle, s'agit-il de la renommée littéraire ? Nous n'avons qu'à citer le couvent de Notre-Dame du Faisuel, à Paris, où fut élevée la marquise du Defland, et où elle déconcerta Massillon par son scepticisme et son esprit fort ; s'agit-il de la beauté, dépendant de la auzenamoté des chanoines-comtes de Lyon, où Mme de Genlis le adolescente devait porter, sous le nom de Pamela, le vieux et riche de Genlis ; s'agit-il de la renommée politique ? Le couvent de Montfleury, près de Grenoble, où, au dire de Mme de Staal (Mlle de Launay), qui y passa sa jeunesse, l'abbesse était bonne, les converses si complaisantes, les élèves si gaies, si pleines d'entendant tant de jappements de chiens et tant de chants d'oiseaux, où l'on riait presque toujours, et où, si l'on pleurait, les larmes mêmes étaient si douces "qu'on ne savait pas d'où elles étaient parties."

Enfin, nous n'aurions garde d'oublier ce couvent de Montfleury, près de Grenoble, gracieux comme son nom, le type le plus accomplit du *joli* convent au dix-huitième siècle, où s'épanouissait, au sein de la plus vive jeunesse, indulgente, toute la jeune aristocratie féminine du Dauphiné. C'est là que la belle et spirituelle chanoinesse, qui fut plus tard madame de Toncin, manqua, elle aussi, si joliment son salut.

S'agit-il de galanterie et d'aventures, nous ne nous pas en peine de prouver que la plupart des romans de l'histoire au dix-huitième siècle ont commencé ou finit au couvent. C'est l'abbaye de Gomerfontaine, où Fontanes, qui, sur les deux ancres de la Boissière de Sézy, en avait élevé une pour le couvent, qui y resta, qui fut sa suite dont on ne parle point, et pour le couvent une autre, la plus gracieuse et la plus touchante des élégies, dont on devant tant parler, la seule peut-être de ses productions qui le légèrent ait vécu tablement survécu. Et s'il plaît à ouvrir de ses mains pour faire respirer, dans les Fort-aux-Dames que Mme Du Barry fut reléguée aux premiers jours de sa disgrâce, et encouragé les saintes filles chargées de la garder.

Mais il faut se hâter, et écartons plus d'un aimable et piquant souvenir, pour arriver à ce fameux couvent de Chelles, où l'on jouait si bien *Esther*, *Athalie* et même *Andromaque*.

A l'abbaye de Chelles avaient été élevées deux filles du Régent, également fameuses. Il le de Mlle de Valois, et cette Mlle de Chartres, Louise-Adélaïde d'Orléans, qui s'avait y ceindre le voile en 1717, et y prendre, en 1719, la crosse abbatiale, en remplacement de Mme de Villars, sœur du maréchal de ce nom.

L'abbesse de Chelles, dont on peut voir à Versailles un double portrait, l'un la représentant dans le noir costume qui convient à son état, l'autre en costume de cour, mêlant aux deux plus belles qualités de l'esprit et du cœur, le plus grand nom de la France, et le plus illustre de ses princes, fut, de tous ceux qui la connurent, la plus parfaite, la plus charmante, la plus aimable, la plus spirituelle, la plus bienfaisante, la plus vraie, la plus sincère, la plus ferme, la plus pieuse, la plus sage, la plus digne de tous les hommages et de tous les respects.

Mais, hélas ! il faut se hâter, et, pour ne pas trop s'arrêter, ne pas trop se laisser aller à tant de souvenirs charmants, il faut se contenter de dire que, dans ce couvent de Chelles, Mme de Boufflers, la mère du chevalier de Boufflers, Mme de Boufflers, la mère du chevalier de Boufflers, Mme de Boufflers, la mère du chevalier de Boufflers